— Elle a donc assisté à la chasse ?

— Oui, monsieur Bastien.

— Et elle s'est évanouie ?

— Tout net... Ah ! c'est que c'est un beau garçon, l'Anglais, et j'ai dans l'idée...

Le piqueur s'arrêta et parut hésiter dans ses confidences.

— Eh bien ? demanda Bastien.

— J'ai dans l'idée, voyez-vous, que ça pourra bien être un mariage... et sous peu.

Bastien tressaillit, puis il demanda quelques détails encore sur la journée de chasse, sur l'installation de sir Williams au Manoir.

Le piqueur partit, Bastien écrivit à Armand :

“ Monsieur le comte,

“ Je viens d'arriver, et déjà j'ai des nouvelles d'Andrea ou de sir Williams, si vous l'aimez mieux...

“ Il est installé chez M. de Lacy. Il y a eu une chasse à courre dans les bois qui avoisinent les Genêts, mademoiselle de Beaupréau y assistait-

“ Andrea a tué le sanglier à coups de couteau,

“ Hermine s'est évanouie.

“ A cette heure, le baronnet sir Williams et M. de Lacy sont à table aux Genêts, chez madame de Kermadec.

“ On parle déjà d'un prochain mariage. Heureusement, j'ai vos instructions et je suis là.”

“ A vous !

“ BASTIEN.”

At moment où l'ancien hussard ferma cette lettre, un homme entra dans la salle où il venait d'écrire : c'était Jérôme l'idiot.

— Je l'ai vu, dit-il, je l'ai bien vu... je l'ai reconnu... c'est lui... oh ! c'est lui...

— Qui lui ? demanda Bastien étonné.

— Le fils de l'assassin, répondit l'idiot.

— Voici déjà un auxiliaire ! pensa Bastien, puis-qu'il reconnaît Andrea. Dieu est pour nous !

Retournons au manoir des Genêts, où nous avons laissé sir Williams, à table, à la droite de la baronne de Kermadec, qui lui promettait son chaleureux appui.

Le baronnet triomphait : il avait pour lui le père, la mère, la grand-mère, le vieux chevalier de Lacy, il était apparu à Hermine dans deux de ces circonstances dramatiques où les hommes se montrent aux femmes sur un piédestal et enveloppés d'un merveilleux prestige.

Il n'avait donc plus à livrer qu'un assaut réellement sérieux le cœur de la jeune fille à battre en brèche.

Mais sir Williams était un homme habile : dans sa longue vie de séductions, il avait remarqué que la femme aime chez l'homme une froide réserve faisant place parfois à des élans de passion.

Le baronnet s'était montré d'abord à mademoiselle de Beaupréau sous un jour éminemment romanesque et dramatique ; il était apparu comme le héros des romans d'aventures, l'homme qui joue sa vie pour un sourire. Il voulut qu'elle pût voir en lui le gentleman, l'Anglais froid, réservé, mélancolique, obéissant aux convenances les plus rigoureuses. Pendant le dîner, il leva à peine les yeux sur elle mais il causa avec esprit, laissa percer sa haute intelligence et voulut être à ses yeux au moral ce qu'il était au physique.

Après le dîner, M. de Lacy demanda la permission de se retirer, le vieux gentilhomme redoutait un accès de goutte, mais il laissa sir Williams libre de rester.

Sir Williams demeura deux ou trois heures encore, causant tantôt avec madame de Kermadec et tantôt avec madame de Beaupréau, dont il acheva de faire la conquête, et il se retira après avoir échangé à peine quelques mots avec Hermine.

Quand il fut parti, accompagné par M. de Beaupréau qui le

reconduisit l'espace d'un kilomètre, madame de Kermadec s'écria :

— Voilà un jeune homme charmant et qui sent sa race !

Hermine rougit un peu et baissa les yeux.

— Le baronnet, en effet, dit Thérèse en tremblant et regardant sa fille avec émotion, est un homme du monde accompli. Il est beau, il a de l'esprit, un rare courage personnel.

— Et il est riche à désespérer, paraît-il, ajouta la douairière.

Puis elle regarda sa petite-nièce du coin de l'œil.

Mais Hermine était retombée dans sa rêverie ; elle écoutait l'éloge de sir Williams avec indifférence, et songeait à Fernand dont elle ignorait du reste encore le misérable sort.

Pendant ce temps, M. de Beaupréau accompagnait sir Williams, et tous deux, par un clair de lune superbe, s'en allaient à pied, le second tirant son cheval par la bride, sous la traîne des grands arbres qui servaient d'avenue au Manoir.

— Monsieur mon gendre, dit M. de Beaupréau en prenant sir Williams par le bras, vous allez un train d'enfer en matière de sentiment. Vraiment, je vous trouve superbe !

— Heu ! heu ! fit modestement le baronnet c'est affaire d'habitude. La séduction est un art.

— Soyez tranquille, Hermine vous aimera.

— C'est assez probable, répondit sir Williams avec une fatuité calme.

— Ou, du moins, elle consentira à vous épouser.

— Cela me suffit, je ne tiens pas à l'amour.

— Et, dit le Beaupréau, qui à ce mot d'amour tressaillit et songea à Cerise, nous irons vite en besogne,

— Je l'espère.

— Nous pourrions faire publier les bans et en finir en quinze jours.

— C'est mon avis.

— Me promettez-vous toujours Cerise ?

— Toujours, beau-père.

— Oh ! alors, s'écria de Beaupréau, dont l'œil étincela de passion, vous épouserez Hermine, je vous le jure.

— Et moi j'y compte. Adieu, beau-père.

— Au revoir, voulez-vous dire ?

— Sans doute, je reviendrai demain. Je trouverai bien un prétexte convenable.

— Et moi je ferai d'ici là votre éloge.

Sir Williams tira de sa poche un briquet phosphorique et alluma un cigare.

Puis, il mit le pied à l'étrier, serra une dernière fois la main à son complice et partit au galop tandis que le Beaupréau revenait tout pensif aux Genêts, songeant toujours à Cerise.

La passion du vieillard s'accroissait chaque jour.

Deux routes conduisaient des Genêts au Manoir : l'une passait par les bois, et était la plus longue et la plus carrossable ; l'autre, beaucoup plus courte, suivait les falaises et le bord de la mer.

Ce fut celle-là que prit sir Williams qui connaissait parfaitement le pays. Et ce n'était point que le baronnet fût pressé qu'il, nature essentiellement poétique, il éprouvât le moindre charme à écouter la grande voix de la mer et à contempler l'aspect des vagues moutonnantes au clair de la lune. Non ! sir Williams avait un autre but.

La route, ou plutôt le sentier des falaises passait à Kerloven cette terre patrimoniale de Kergaz où était né le vicomte Andrea, et qui, volée par le comte Fellpone, était enfin retournée à Armand.

Le baronnet avait une crainte depuis quelques heures : c'est qu'Armand ne fût sur ses traces, et qu'il ne fût venu à Kerloven pour le surveiller.

La présence du comte en Bretagne pouvait faire avorter le plan si habilement conduit de sir Williams. Il voulut donc passer par Kerloven, et, en passant, tâcher de savoir si M. de Kergaz s'y trouvait ou y était attendu. Il était alors environ